

Architecture

Richard Scoffier

liquide

Comment qualifier la beauté de l'architecture francilienne d'aujourd'hui, celle en tout cas qui fait la une des revues spécialisées¹ ? Quand on feuillette les pages de ces dernières, la structure revient au premier plan. C'est l'élément le plus solide et le plus pérenne de toute construction, celui qui apparaît le premier sur le chantier pour disparaître le dernier dans la ruine...

Nous avons connu au début du troisième millénaire un courant architectural majeur dont les enveloppes tendaient à afficher une réelle autonomie, comme si elles cherchaient à se différencier, au moins symboliquement, des espaces intérieurs qu'elles protégeaient. Notamment dans les programmes de logements sociaux, où elles prenaient tellement d'importance qu'elles finissaient par abriter certaines activités spécifiques permettant de compléter aux appartements types parfois figés. Elles renforçaient ainsi la coupure entre le dedans et le dehors. L'organisation du premier, déjà contrainte par de multiples réglementations contradictoires, revenait souvent aux maîtres d'ouvrage tandis que le second restait l'apanage du maître d'œuvre. Comme si l'architecture ne se concentrait alors que sur le volume extérieur et quelques espaces intérieurs importants. Une tendance par ailleurs favorisée par les recommandations concernant les déperditions énergétiques privilégiant les parois épaisses et peu percées.

Ainsi, pendant plus d'une décennie, les peaux de nos bâtiments se sont-elles tatouées, scarifiées, comme pour faire oublier les corps d'organes qu'elles revêtaient. Une architecture ludique cachant aussi bien sa structure porteuse que les programmes qu'elle pouvait accueillir, allant parfois jusqu'à effacer la distinction entre architecture publique et privée. Ainsi les blocs fonctionnels disparaissaient-ils sous leurs habillages comme les moteurs de motos sous leur carénage ou les corps des mannequins sous les robes extravagantes des grands couturiers. Ces enveloppes n'hésitaient pas à employer les matières les plus diverses pour mieux jouer sur les significations qui leur étaient attachées : pierres agrafées pour paraître classique, carénage d'acier pour faire plus moderne, verres colorés dans des tons pastel pour être plus gai ou encore manteaux végétalisés pour affirmer leur caractère durable et écologique. La plupart de ces projets ne trouvaient leur forme qu'à la toute fin du chantier, au moment où la dernière pièce de leur habillage était cousue.

Mais au tournant les années 2010, ce modèle est entré en crise et nous sommes passés assez brutalement d'une architecture d'enveloppe à une architecture de squelette et de structure. Un retour aux fondamentaux du modernisme où l'interface entre le dedans et le dehors ne se concentre plus sur l'épiderme et pénètre en profondeur dans l'organisation interne. Comme si la beauté ne se limitait plus au traitement des volumes extérieurs et à la peau, pour concerner le squelette et les organes vitaux, rappelant le personnage principal de *Faux-semblants*, le film de David Cronenberg, qui voulait aimer sa femme et la trouver belle jusque dans ses moindres organes intimes : son foi, sa rate...

Dans le même mouvement, les réponses aux déperditions énergétiques se sont complexifiées. Comme si les nouveaux concepteurs jouaient moins en défense qu'en attaque. Moins de murs épais, à l'encontre des réglementations et des labels, et plus de dispositifs permettant de piéger, l'hiver, la chaleur et la lumière ; l'été, de s'en prémunir en s'ouvrant aux vents et aux courants d'air. Des agencements qui, d'emblée, ne supposent plus des occupants passifs, mais

¹ « Neuer Realismus in der französischen Architektur », *ARCH* *, 2020, n° 240. « La nouvelle tendance de l'architecture française », *d'architectures*, décembre 2020/février 2021, n° 286.

des acteurs responsables. On habite moins désormais son logement de manière digitale en effleurant du doigt interrupteurs et consoles, mais avec ses bras et tout son corps, comme un marin engagé dans la lutte contre les éléments pour conduire son embarcation.

Cette nouvelle tendance est incarnée par des architectes aux démarches singulières bénéficiant d'une audience internationale. Lauréats des prestigieux Mies van der Rohe Award en 2019 et du Pritzker Prize en 2021, Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal détournent depuis des années la technologie précise et bon marché des serres agricoles pour mieux agrandir les surfaces habitables de leurs projets, pour autant sans dépasser les budgets qui leur sont alloués. Ils sont désormais rejoints par une autre génération de concepteurs comme Stéphanie Bru et Alexandre Theriot (Bruther) qui ne considèrent plus l'édifice comme un volume, mais comme une structure équipée capable de recevoir de multiples affectations; Gilles Delalex et Yves Moreau (Studio Muoto) qui réinterrogent les trames constructives des années 1960 ou Léonard Lassagne et Colin Reynier (DATA) qui se concentrent sur l'ossature des édifices qu'ils réhabilitent ou qu'ils bâtissent. Une liste à laquelle on pourrait ajouter Jean-Patrice Calori, Bita Azimi et Marc Botineau (CAB) dont les œuvres se présentent comme autant d'infrastructures supportant les usages les plus triviaux.

L'imprédictible

Nous vivons toujours dans la possibilité d'un renversement climatique, mais ce phénomène vient simplement s'ajouter à une infinité d'autres événements tout aussi catastrophiques et imprédictibles, tels que les attentats terroristes. Comme si la perspective du réchauffement planétaire, loin de contredire le mouvement général de déterritorialisation engendré par le système capitaliste, l'amplifiait encore. Dans notre monde, rien ne se répète ni ne revient, comme c'était le cas dans les sociétés traditionnelles, et un non-attendu peut surgir n'importe où et n'importe quand. À l'instar de *La Bête dans la jungle* que redoute toute sa vie le héros de la nouvelle d'Henry James et qui se jette sur lui au moment où il s'y attend le moins...

Le possible a désormais remplacé le probable. Comme en témoigne la production automobile qui semblait promise à une progression constante jusqu'au moment où elle s'est engagée dans une récession quasiment inexorable, concurrencée simultanément dans la plupart des zones urbaines de la planète par des modes de déplacement – les vélos et autres trottinettes électriques – qu'on ne pouvait pas même imaginer il y a encore quelques années.

Dans ce monde liquide – pour reprendre l'expression du sociologue Zygmunt Bauman –, les forces productives doivent être en permanence sur le qui-vive pour s'adapter à des situations que l'on ne peut anticiper et pour lesquelles la culture d'entreprise est plus un handicap qu'un avantage². Un

² En témoigne l'industrie pharmaceutique où ce sont les sociétés Pfizer et Moderna qui ont su produire en un temps record des vaccins utilisant une nouvelle technologie – l'ARN messenger – alors qu'elles n'avaient pratiquement aucune tradition vaccinale.



Logements étudiants et sociaux, Ourcq-Jaurès, Paris 19^e. Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal, architectes, et SIEMP, maître d'ouvrage, 2014.
© Emmanuel Caille

Transformation de la tour Bois-le-Prêtre, Paris 17^e. Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal avec Frédéric Ruot, architectes, Paris Habitat, maître d'ouvrage, 2011.
© Philippe Ruault



contexte où la moindre erreur d'inattention peut provoquer des ravages. Aussi, les acteurs du cadre bâti se hasardent-ils moins à ériger des constructions figées qui, à peine construites, risqueraient d'être immédiatement périmées.

Flexibilité, réversibilité, résilience... : ces gros mots employés quotidiennement des millions de fois dans toutes les langues dessinent par défaut une nouvelle esthétique constructive qui pousse l'architecte à renoncer à certaines de ses prérogatives fondamentales, comme celle d'exprimer les valeurs de la société. Des valeurs qu'il ne s'agit plus de contester, comme s'y étaient attachés en leur temps les déconstructivistes, parce qu'elles se remettent en cause toutes seules. Les pages des grands quotidiens comme les débats interminables des chaînes d'information rendent compte, par exemple, que ce qui était toléré tacitement hier est implacablement puni aujourd'hui : des situations qui évoluent très vite, ce que bien des hommes politiques apprennent à leurs dépens.

À ce titre, le tribunal de grande instance réalisé par Renzo Piano reste totalement exemplaire. C'est une tour de bureaux banalisés posée sur un socle composé d'un atrium distribuant les salles d'audience. Une construction qui tranche avec les propositions jouant sur les images symboliques de la justice auxquelles s'étaient essayés les autres concurrents lors du concours : de la stèle d'Hammourabi réactivée par Marc Mimram à la balance aveugle convoquée par Rem Koolhaas...

Surfaces versus espaces

Pour répondre à ce temps, composé d'événements qui adviennent sans raison apparente et disparaissent sans laisser de traces, de nouvelles solutions voient le jour. Notamment celle consistant à remplacer l'espace par la surface. Ainsi, au vide strictement dimensionné autour d'un usage qui se répète, se substitue un plateau neutre suffisamment étendu pour accueillir des appropriations non répertoriées et parfois à peine imaginables. Ce passage du qualitatif au quantitatif répond spatialement à celui, temporel, du probable au possible : c'est la révolution copernicienne portée par Lacaton & Vassal. Une méthode qui s'est mise en place il y a une trentaine d'années dans la maison Latapie à Pessac. Deux fois plus grande et moins chère qu'un pavillon Bouygues, elle se compose, côté rue, d'un hangar recouvert de plaques de fibrociment dans lequel se superposent sur deux niveaux toutes les fonctions essentielles

de l'habiter. Côté jardin, d'un espace supplémentaire conçu comme une serre agricole et dans lequel tout est réalisable ou presque : réunir sa famille, démonter son automobile, organiser un concert... Un procédé qui permet d'atteindre une grande inertie thermique tout en offrant une ouverture aux possibles qui excède de loin les capacités d'une habitation traditionnelle. Cette méthode a ensuite été exportée à Paris pour la réhabilitation de la tour Bois-le-Prêtre, un édifice posant des problèmes congénitaux d'isolation. Cet ensemble d'habitations construit par Raymond Lopez au début des années 1960 a ainsi été enchâssé dans une chrysalide de vérandas s'ouvrant à de multiples appropriations et permettant de régler la température des logements en faisant coulisser des baies vitrées doublées de panneaux de polycarbonate et associées à des rideaux isolants ou renvoyant la chaleur à l'extérieur.

Des principes que l'on retrouve encore dans l'immeuble réalisé à proximité du canal de l'Ourcq en 2014. Une construction qui occupe la totalité de la bande de 20 mètres en bordure de la voie pour proposer des chambres d'étudiants et des logements sociaux beaucoup plus grands que la normale, tout en rentrant dans les prix grâce à un système très économique de refends porteurs et de poutres-hourdis de plus de 8 mètres de portée. Des espaces maximums très profonds qui savent s'affirmer comme de véritables territoires vierges à coloniser par leurs occupants et qui utilisent le même système de filtres mobiles en façade mis au point précédemment pour en réguler l'ambiance.

Plans libres et trames

D'autres solutions consistent à opposer la pérennité de la structure au caractère temporaire des cloisonnements. Une thématique qui rejoint celle de la Maison Dom-Ino dont les pilotis et les dalles en béton – destinés à disparaître sous les diaphragmes des façades libres – étaient comparés par Le Corbusier aux colonnes et aux architraves du Parthénon. Une quête de la beauté cachée qui anime les recherches menées par l'agence DATA sur les garages conçus à Paris depuis le début du XX^e siècle et exposés en 2018 au Pavillon de l'Arsenal. Les deux architectes et leur équipe révélaient dans un premier temps la clarté structurelle de ces constructions utilitaires et proposaient, dans un second, de les réhabiliter – en opérant quelques découpes chirurgicales pour y faire entrer la lumière, en les connectant aux réseaux et en les équipant de dessertes – pour répondre à la demande exponentielle de bureaux et de logements dans la capitale.

La question du plan libre et des trames porteuses est aussi au cœur de la démarche du Studio Muoto. Pour le « Lieu de vie » sur le campus de Paris-Saclay, ses concepteurs ont ainsi rassemblé dans une seule construction haute et compacte les activités hétéroclites (terrains de sport, salles de gymnastique, vestiaires, café et restaurant universitaire) qu'ils devaient disperser sur le sol. De fins poteaux régulièrement implantés portent des poutres surdimensionnées entre lesquelles se glissent panneaux de chauffages radiants et conduits de ventilation. Ce mille-feuille de plateaux superposés, seulement qualifiés par leur hauteur sous-plafond, enveloppé d'une fine membrane transparente, correspond au programme demandé tout en pouvant, sans se modifier, accepter d'autres formes d'occupations.

Une célébration de la structure que l'on retrouve dans plusieurs projets de l'agence CAB, rappelant des sculptures de Sol Le Witt, notamment dans l'immeuble de logements récemment livré à Pantin. Poteaux et poutres s'affirment en eux-mêmes avant d'être colonisés par des boîtes de logements. Un dispositif qui renvoie à la fois aux squelettes de béton abandonnés et favelisés des pays en voie de développement comme aux utopies des années 1960 : la New Babylon de Constant et ses mégastructures aléatoirement occupées par une population nomade ou le Paris Spatial de Yona Friedman.

Des préoccupations qui peuvent très bien être appliquées à l'aménagement de l'espace public, comme en témoigne la place de la République réhabilitée en 2013 par Alain Tréveo

Exposition « Immeubles pour automobiles », sous la direction de DATA architectes, avec Paul Smith, historien, Raphaël Ménard et Félix Pouchain (Elioth), Pavillon de l'Arsenal, 2018. © Pavillon de l'Arsenal © Antoine Espinasseau



« Le Lieu de vie », restaurant universitaire et équipements sportifs, Campus universitaire Paris-Saclay (Essonne), Studio Muoto, architectes : EPA Paris-Saclay, maître d'ouvrage, 2016. © Maxime Delvaux

et Antoine Viger-Kohler (TVK). Le rond-point entourant la statue a été supprimé et la circulation automobile rejetée sur trois côtés pour permettre la création au nord-est d'un vaste rectangle piétonnier uniformément recouvert de grandes dalles grises aléatoirement claires et sombres. Mais c'est surtout un travail très précis sur le nivellement et l'altimétrie qui donnent à l'espace sa qualité. Le sol qui portait encore les stigmates de la longue histoire du lieu – d'abord porte du Temple et bastion de la fortification de Charles V, puis château d'eau – a été aplani au sud-ouest tandis que de l'autre côté des emmarchements rationalisent la pente de l'ancien glacis. Cette conquête de l'horizontalité offre au public un espace parfaitement plan qui s'ouvre à une

multitude d'appropriations possibles. Du dallage sont générés miroir d'eau, brumisateurs et fontaines tandis que les arbres se soumettent à une trame très stricte. Un espace où peuvent s'exprimer et se mettre en scène les convulsions extrêmes de la société contemporaine...

Jardins aux sentiers qui bifurquent

Mais une pratique sans doute encore plus radicale consiste à faire coexister dans le projet même des solutions contradictoires qui pourront se développer tour à tour pour lui permettre de mieux s'adapter à un monde en perpétuelle mutation.

Ainsi la résidence Rosalind Franklin, réalisée par Bruther à Saclay, peut-elle se transformer et se refermer sur elle-même dès l'arrivée de la station de métro prévue à proximité. Actuellement formée de quatre niveaux de logements étudiants flottant sur deux niveaux de parkings ouverts, cette composition met sa structure en évidence et sait exprimer sa force centrifuge par la double rampe automobile suspendue qui monte du sol en hélice. Un événement plastique majeur qui peut cependant être déposé si les dalles des parkings accueillent un jour des bureaux ou des chambres qui supprimeront la transparence radicale de ce socle.

Le projet est ainsi potentiellement aussi structuraliste et ouvert sur l'extérieur que monacal et fermé sur son jardin, transformé en *hortus conclusus*. Une situation qui pose en amont la question philosophique du rapport de la puissance et de l'acte³. La puissance pouvant être définie comme l'infinité des solutions possibles qui se manifeste quand un concepteur commence à réfléchir sur un problème ; l'acte comme la solution qui sera retenue au détriment de toutes les autres et les renverra au néant.

Ici le moment du choix est suspendu comme si deux possibilités contradictoires – la possibilité d'un monde ouvert et celle d'un monde fermé – pouvaient coexister dans la même œuvre. Une architecture semblable au livre absolu, décrit par Jorge Luis Borges dans *Le Jardin aux sentiers qui bifurquent*, où « au troisième chapitre, le héros meurt, au quatrième, il est vivant... », conservant et développant au fil des pages la possibilité d'un dénouement et de son contraire. Dans l'œuvre de Bruther, le

3 Voir Giorgio Agamben, « Qu'est-ce que l'acte de création ? ». Dans *Création et anarchie*, Paris : Payot/Rivages, 2019, p. 29-52.



Résidence étudiante et parking réversible, plateau de Saclay à Palaiseau (Essonne), Bruther & Baukunst, architectes associés ;
Logement Francilien et EPA Paris-Saclay, maîtres d'ouvrage, 2020.
© Maxime Delvaux

non-advenu, annihilé par le choix de faire un parking, pourra advenir quand même. Comme si la beauté de la construction ne résidait pas dans l'une ou l'autre de ces solutions, mais dans la potentialité d'être les deux. Ainsi le projet existe moins comme un acte que comme l'expression de la puissance qui, en amont, permet à la fois cet acte et tous les autres actes qu'il anéantira en se réalisant.

Les sentiers bifurquent et se ramifient (presque) à l'infini dans le *Lafayette Anticipations* réalisé par Rem Koolhaas et DATA dans le Marais à Paris. Un espace d'exposition et de création contemporaine à la confluence des arts plastiques, de la musique, de la vidéo, de la danse et de la mode. Ici, ce ne sont pas les cloisons qui sont mobiles, mais les planchers eux-mêmes qui montent, descendent ou disparaissent dans le sol au moyen de poteaux métalliques intégrant des crémaillères et de moteurs encastrés dans les dalles mobiles. Un dispositif permettant plus de 50 partitions de l'espace pour mieux répondre aux mises en scène toujours réinventées à travers lesquelles la création contemporaine cherche à se présenter à son public.

À l'épreuve des crises

Les grandes surfaces proposées par Lacaton & Vassal pour leurs logements peuvent être aussi comprises comme une stratégie efficace pour lutter contre la pandémie que nous subissons actuellement, en rendant le confinement supportable. Quand la ville et ses équipements favorisent la contagion, elles permettent au logement de prendre le relais. De rester un lieu de repos tout en assurant les fonctions urbaines des lieux de loisirs et de culture, de l'école et du bureau : une maison-monde retrouvant en elle-même les ressources infinies de l'antique *domus* latine.

Quant à la « potentialité » que nous venons de décrire, nous la retrouvons dans le projet lauréat de Renzo Piano Building Workshop et de Brunet Saunier pour le campus hospitalo-universitaire Grand Paris-Nord. Cette proposition, sur laquelle l'équipe a retravaillé pendant le confinement, cherche en effet à répondre à l'un des défis majeurs lancés par cette catastrophe sanitaire qui exige sans préavis de nombreuses salles de réanimation totalement inutiles en temps normal pour traiter les patients atteints par la maladie. Ainsi les parkings prévus en sous-sol ont-ils été conçus pour pouvoir rapidement être équipés de lits et de respirateurs afin de répondre aux afflux intempestifs de malades.

Surfaces maximales, ouverture à l'air et à la lumière, refus de toute symbolique autre que celle de sa propre structure et capacité de remplacer le « ou » par le « et », ainsi les parkings « et », mais non pas « ou », les chambres : telles sont les stratégies développées par cette nouvelle architecture pour répondre à un monde de plus en plus hostile.

Une architecture liquide qui pourrait nous permettre d'affronter plus sereinement les autres crises tout aussi brutales et imprédictibles que celle, sanitaire, d'aujourd'hui. Des catastrophes qui sont consubstantielles au monde dans lequel nous sommes plongés et que nous avons contribué à transformer.

Richard Scoffier

Architecte, philosophe, critique